

pays qui enfante chaque jour des prodiges, ne devrait craindre aucune rivalité. A ce sujet, s'il nous était donné d'aborder certaines questions d'avenir, nous pourrions dire ou tendent ces progrès incessants, dont nous sommes témoins. Il faut donc rendre hommage aux hommes éminents dont le génie a perfectionné toutes les industries, qui font la réputation et la richesse de notre cité.

M. le docteur Lemercier ouvrira ce soir, à six heures, dans la salle des répétitions de musique, son cours sur l'organisation générale du cheval.

Il a été trouvé le 19 mai, dans le Café Noyelle, un porte-monnaie et une clef en or. S'adresser pour réclamer ces objets rue du Vieil-Abreuvoir, Café Noyelle.

On a retiré du canal, à Wasquehal, le corps du nommé Henri Beuque, dégraisseur à l'Epeule. Cet homme, âgé de 44 ans, donnait fréquemment des signes d'aliénation mentale. Il avait disparu de son domicile depuis huit jours.

Le nommé Pierre Wattier, âgé de 29 ans, détenu au dépôt de sûreté de Roubaix sous l'inculpation de vol, s'est pendu à l'aide de sa cravate.

Tous les soins prodigués à ce malheureux ont été inutiles. Il était marié et père de trois enfants. C'est l'inconduite et l'ivrognerie qui l'ont conduit au vol.

Dans la nuit de lundi à mardi dernier, un cheval avait été volé chez un petit ménage de Templeuve. La gendarmerie et la douane furent avertis, et samedi le cheval et le voleur, l'un portant l'autre, furent arrêtés sur la route de Bruxelles.

Un concours de musique aura lieu à Haubourdin, le dimanche 19 juillet, à l'occasion de la kermesse de cette ville.

On assure que plusieurs corps de musique de Lille et des environs prendront part à ce concours dont les dispositions, que l'on vient d'arrêter, doivent être publiées incessamment.

La cour de Douai a, par un arrêt récent, décidé qu'un établissement incommode pouvait donner naissance à une action en dommages et intérêts comme nuisant au voisinage, bien que cet établissement eût été dûment autorisé.

La plus ancienne décision que nous trouvons sur une question qui présente quelque analogie avec celle que vient de juger la cour de Douai, émane du Conseil d'Artois, et porte la date du 21 mai 1783.

Cet arrêt offre ceci de piquant, qu'il a été rendu sur la plaidoirie de début de Maximilien de Robespierre, à l'occasion d'un paratonnerre qu'un habitant de Saint-Omer avait placé sur la toiture de sa maison.

Les assises du département du Nord, pour le troisième trimestre de 1857, s'ouvriront à Douai le lundi 10 août prochain, sous la présidence de M. le conseiller Binet. MM. Minart et Courtin, conseillers, siégeront comme assesseurs.

Le monde savant se préoccupe beaucoup d'une découverte qui, si elle aboutit, produira une véritable révolution industrielle. Un ingénieur écossais, M. Thomas Allan, prétend avoir trouvé le moyen de substituer, comme force motrice, l'électricité à la vapeur, ce qui supprimerait le danger des explosions et réduirait, dans des proportions très-considérables, les frais de locomotion ou d'impulsion nécessités par l'emploi des machines.

M. Allan est depuis quelques jours à Paris. Il a été présenté à l'empereur par un honorable membre du parlement anglais, M. Forbes Campbell, que S. M. a beaucoup connu pendant son séjour en Angleterre et qui prit part à ses expériences scientifiques. Après avoir reçu de M. Allan l'exposé de son système, l'empereur chargea aussitôt de son examen une commission de membres de l'Institut. Des épreuves eurent lieu d'abord au Conservatoire des arts et métiers, puis aux Tuileries, en présence de S. M. On dit qu'elles sont extrêmement satisfaisantes, à ce point que le rapport des commissaires ne laisse aucun doute sur l'application facile et économique de l'électricité aux usages de locomotion et de manufacture.

Des appareils vont être établis et des expériences auront lieu prochainement, tant sur une ligne de chemin de fer (entre Paris et Auteuil) que dans les ateliers de MM. Derosne et Cail, faubourg St-Martin. Si, comme on l'espère, ces applications du procédé Allan sont couronnées de succès, la découverte entrera immédiatement dans le domaine public. Car l'intention de l'empereur, est, en achetant à l'ingénieur écossais son secret moyennant une rente viagère convenable, de livrer tout de suite et gratuitement la découverte à l'industrie européenne. Le moteur électrique s'applique aussi à la navigation fluviale et maritime.

Pour toute la chronique locale, J. Reboux.

ÉTAT-CIVIL.

NAISSANCES.

Du 1er au 15 mai inclus, 43 garçons, 29 filles.

MARIAGES.

4 mai.

Entre Roland, Alphonse-Victor, 32 ans, garçon de bureau; et Florin, Léocadie-Sophie-Joseph, 26 ans, tisserande.

Entre Dejonge, Emile-François, ouvrier chapelier; et Dubois, Eugénie, 26 ans, couturière.

Entre Vanbellinghem, Charles-Louis, 23 ans, ouvrier; et Janssens, Jeanne-Catherine, 22 ans, tisserande.

Entre Vinck, Joseph, 41 ans, tisserand; et Degraeve, Rosalie, 35 ans, journalière.

11 mai.

Entre Delcour, Auguste-Joseph, 30 ans, vitrier; et Germain, Marie-Louise-Joseph, 37 ans, tisserande.

Entre Hendrickx, Pierre-François, 34 ans, cordonnier; et Houters, Marie-Thérèse-Jeanne, 24 ans, journalière.

Entre Dewinne, Joseph, 53 ans, tisserand; et Vanpevenge, Rosalie, 25 ans, servante.

Entre Mortier, David-François, 26 ans, fleur; et Joly, Pauline, 24 ans, journalière.

12 mai.

Entre Gardé, Louis-Philippe, 23 ans, fleur; et Deroubaix, Félicité-Joseph, 20 ans, journalière.

DÉCÈS.

1er mai.

Deveugle, Achille-Jean, 36 ans, commis-négociant, rue du Collège.

2 mai. Cocheteux, Anne-Marie, 72 ans, sans profession, rue de l'Epeule, veuve de Constant-Fidèle Picavet.

3 mai. Snaauwaert, Adelaïde, 27 ans, ménagère, rue de l'Alouette, épouse de Louis Dhondt.

4 mai. Deschamps, Bernardine, 80 ans, ménagère, rue du Galon d'Eau, veuve de Jacques-Philippe Prus.

5 mai. Florin, Eugénie-Henriette, 64 ans, ménagère, rue du Tilleul, veuve de Jean-B. Lernoüld.

6 mai. Poumay, Etienne, 56 ans, déboureur, rue de l'Hermitage.

7 mai. Libouton, Jean-François, 69 ans, sans profession, rue de Blanchemaille.

8 mai. Matte, Rosalie, 69 ans, journalière, hospice, veuve de Boniface Parmentier.

9 mai. Froidière, Pauline-Joseph, 57 ans, ménagère, chemin de l'Hommelet, épouse de Mathurin-Joseph Wattel.

10 mai. Vilette, Pierre-Joseph, 54 ans, journalier, hospice.

11 mai. Leclercq, Jean-François, 67 ans, journalier, hôpital.

12 mai. Lecocq, Guérinus, 45 ans, journalier, hospice.

13 mai. Debuinne, Félicité, 78 ans, ménagère, rue de l'Epeule, veuve de Michel Leclercq.

14 mai. Bissart, Jean-B., 48 ans, tisserand, Fontenoy.

15 mai. Montagne Lucien-Hyppolite, 17 ans, sans profession, Grand Chemin.

16 mai. Deleporte, Jean-B., 35 ans, tisserand, chemin de l'Hommelet.

17 mai. Duroty, Brigitte, 55 ans, ménagère, Embranchement, épouse d'André-Joseph Mahieu.

18 mai. Lemerre, Augustin, 74 ans, journalier, rue du Vieil-Abreuvoir.

19 mai. Delannoy, Martine, 33 ans, m. de lingère, Triez S.-Joseph, épouse de Floris-Joseph Wibaux.

20 mai. Uyttenhove, Virginie-Louise, 27 ans, couturière, rue du Fresnoy, épouse de Benoît Gobert.

21 mai. Jovenaux, Restitude, 77 ans, ménagère, au Tilleul, épouse de J.-B. Dujardin.

22 mai. Seutin, Désirée-Joseph, 30 ans, ménagère, Au Pil, épouse de Henri-Lenseigneur.

23 mai. Piédanielle, Anne-Gabrielle, 85 ans, ménagère, rue du Galon d'Eau, veuve de Prosper-Alexandre Courouble.

24 mai. Bulteau, Charles-Louis, 55 ans, tisserand, aux 3 points.

25 mai. Dutilleul, Achille, 39 ans, tisserand, hôpital.

26 mai. Warembourg, Joseph-Charles, 38 ans, peintre décorateur, rue du Fresnoy.

Plus 9 garçons et 11 filles décédés au-dessous de sept ans.

Caisse d'Escompte de l'arrondissement de Lille.

PAVIOT, PH. VRAU ET C.®.

MM. les Actionnaires de la Caisse d'Escompte de l'arrondissement de Lille, PAVIOT, PH. VRAU ET C.®, sont invités à se réunir en assemblée générale, au siège de la société, Ponts-de-Comines, 47, le lundi 8 juin 1857, à deux heures après-midi, pour entendre le rapport du Conseil de surveillance et connaître les change-

ments survenus dans le personnel de la gérance.

Article 36 des statuts : Les actions devront être déposées huit jours à l'avance au siège de la société, et il sera donné par l'un des gérants un reçu qui servira de carte d'entrée.

Nouvelles & Faits divers.

Une des principales maisons de commerce d'Anvers a été victime, il y a quelques jours, d'un acte des plus audacieux, et qui dénote de la part de son auteur, une hardiesse inouïe. Voici les faits :

Dans cette maison, se présente un monsieur venant de l'Amérique, porteur d'une lettre d'introduction d'un des correspondants principaux de la maison anversoise, à Londres; cette lettre annonçait que le porteur venait à Anvers, pour nouer des relations régulières avec cette place.

Comme commencement d'affaires, notre Américain offre de consigner à la maison d'Anvers le chargement du navire Général Wood, attendu au premier jour de Singapour, et remet la chartre partie, les connaissements et la police d'assurance du navire et de la cargaison.

Le chef de la maison anversoise, homme du monde autant qu'homme d'affaires, invite l'Américain à dîner, et tout en causant de choses et d'autres, ce dernier lui dit que sa femme et la sœur de celle-ci se rendent à Paris pour y aller voir deux de ses enfants en pension dans cette capitale, mais sa femme est si capricieuse; depuis longtemps elle rêve un voyage en Italie, ce qui le contraire beaucoup parce qu'il est forcé de rester à Anvers.

En homme du monde, l'amphitryon engage le mari à céder au caprice de madame; aucune difficulté ne doit s'opposer à la réalisation du rêve; le négociant d'Anvers règle avec madame presque tous les détails et finit par faire l'avance sur la réalisation de la cargaison à venir, et dont il possède tous les titres bien en règle, d'une somme de quelques milliers de francs.

Le lendemain de cette transaction, moitié commerciale, moitié amiable, le chef de la maison anversoise voulut faire une troisième ou quatrième visite à la famille américaine, descendue dans un de nos principaux hôtels; il trouva la porte close; l'Américain, sa femme, sa sœur, négociants en grand en chevalerie industrielle, avaient quitté la place.

Ce brusque départ inspira des craintes; on écrivit au correspondant anglais qui, ne connaissant point l'individu dont il s'agit, n'avait écrit aucune lettre d'introduction.

Lettre, chartre partie, connaissements, police d'assurances, tout cela était fabriqué d'une manière assez habile pour tromper le plus circonspect et le plus clairvoyant.

Un affreux accident, rapporté par le Courrier de l'Europe, vient d'arriver à Thuit-Signol, dans une marnière appartenant à M. Dumond, cultivateur :

Un ouvrier employé au puits d'extraction, M. Bécasse, commit l'imprudence d'y faire descendre avec lui une jeune fille de 16 ans. Il la plaça sur ses genoux, après s'être assis sur le panier où l'on met la marne, et son camarade commença à les descendre à l'aide du treuil. Mais le câble était en mauvais état, et à peine le panier avait-il quitté l'orifice du puits, que la corde se rompit, et Bécasse avec la jeune fille furent précipités au fond de l'abîme d'une hauteur de trente mètres.

On s'empressa d'organiser des travaux de sauvetage. On descendit dans le puits, d'où l'on

versé de tous genres. Si je puis vous servir, je le ferai de grand cœur. Avec qui espérez-vous une entrevue?

Avec une dame.

Vous me l'avez déjà dit; mais quelle est cette dame?

Ici recommence le mystère, monsieur. Je ne puis la nommer. Notre guide m'a dit que je la trouverais dans une petite chaumière de ce parc. Notre entretien durera quinze à vingt minutes. Plutôt à cause de cette dame que de moi-même, je vous prierai, par prudence, d'être notre sauvegarde. — Y consentez-vous?

Peut-être Doring eût-il refusé, s'il avait su d'avance de quoi il était question; mais il était allé trop loin pour reculer. Worowitsch n'avait pas tort de le croire inaccessible à toute crainte; seulement le courrier trouvait que son caractère officiel lui commandait une certaine circonspection.

Pour faire taire ses propres scrupules, Doring se mit à rire de ceux de son compagnon, et lui donna le bras. C'était moins la curiosité qui le guidait que la sympathie pour Worowitsch, à qui d'ailleurs il avait trop souvent montré de la défiance pour vouloir lui en faire concevoir à son tour. Il n'eut donc point d'égard à la prudence que sa position exigeait.

Ils entrèrent dans le parc et suivirent plusieurs allées, précédés du marchand de sbite. Enfin ils parvinrent à la petite chaumière, près de laquelle nous avons laissé tout à l'heure la dame inconnue.

Un instant après, Doring était en sentinelle devant la porte, tandis que le marchand se promenait à quelque distance, sa boutique sur la tête.

Worowitsch était entré dans la chaumière, où

une dame masquée l'avait reçu. Cette retraite était à une grande distance des promenades fréquentées, et Doring ne croyait pas qu'une surprise fût à craindre; néanmoins son rôle lui était à charge, il n'eût voulu pour rien au monde être découvert, et il était aussi attentif que si l'affaire l'eût concerné personnellement.

Cette aventure avait cependant un vif attrait pour son cœur. Il avait aimé lui-même avec toute l'ardeur, avec le profond dévouement d'une jeune âme, et il se disait : « Je protège un amour aussi pur, aussi vrai, peut-être aussi malheureux que le mien. » C'était donc en soupirant, au souvenir de son passé, qu'il veillait avec une sollicitude fraternelle sur ce jeune couple, qui se revoyait peut-être après plusieurs années de séparation.

Il avait vu Worowitsch s'approcher de la dame avec attendrissement, et celle-ci l'accueillir avec un tendre abandon.

A la vérité, le masque avait dérobé aux regards de Doring les traits de la dame; mais il avait vu sa taille, le feu de son ceil noir, l'effusion avec laquelle elle avait pressé la main du jeune homme, et il avait jugé par là de ce qui se passait en elle.

Plus d'une pensée mélancolique vint l'assaillir et son âme s'éleva vers la Suède, où son cœur, après avoir senti les premières impressions de l'amour, avait tout perdu, même l'espérance.

Le calme et le silence régnaient autour de lui; seulement, de temps à autre, les cris d'Alexandrowitsch lui attestaient que le Russe était aussi à son poste.

La crainte d'une surprise s'évanouit par degrés; il s'assit sur un banc près de la chaumière, et s'abandonna à sa rêverie.

Traçant sur le sable des noms chéris, il se

plongea de plus en plus dans ses souvenirs, et le présent s'effaça de sa pensée.

Enfin il se retourna au bruit de la porte qui s'ouvrait, et il vit Worowitsch l'appeler d'un signe.

Aussitôt il se leva et s'approcha de lui.

« Retournons-nous à l'hôtel? demanda-t-il. — Pas encore, mais veuillez entrer; nous avons résolu de nous confier à vous. »

Doring, qui croyait deviner la nature de la confidence, ne fit pas d'objection.

Le luxe qui régnait à l'intérieur de la chaumière le surprit au premier abord, et il s'arrêta sur le seuil.

Worowitsch voulait l'introduire dans un cabinet où attendait la dame; mais Doring ne put retenir quelques observations sur ce qui frappait ses regards, et la légère perte de temps qui en résulta suffit pour changer leur position.

Au moment où ils allaient passer dans ce cabinet, on frappa violemment à la porte, que Worowitsch avait refermée derrière eux, en criant :

« Au nom de l'impératrice, ouvrez! »

Cet ordre fit tressaillir Doring. Involontairement il porta les yeux sur Worowitsch, et vit qu'il était pâle et tremblant.

« Qu'est-ce que cela signifie? lui demanda-t-il sous l'empire de la première impression. Vous pâlissez, vous tremblez. Cette entrevue est-elle de nature à exciter le mécontentement de l'impératrice? Répondez-moi. J'ai cru à votre honneur; vous ne m'avez point impliqué, n'est-ce pas, dans une affaire désagréable? Je suis étranger, et je ne veux pas tremper dans un complot contre les autorités du pays. »

On frappa de nouveau à coups redoublés.

« Au nom de l'impératrice, ouvrez! répéta-t-

on; ouvrez! ouvrez! »

Worowitsch ne répondant pas, Doring se dirigea vers la porte pour l'ouvrir.

« Un moment, dit alors Worowitsch en lui posant la main sur l'épaule; ils vous ordonnent d'ouvrir au nom de l'impératrice; mais moi, je vous prie, au nom de Dieu, de n'en rien faire. »

La dame, qui avait tout entendu, sortit de la pièce voisine; elle était toujours masquée. Déjà Doring avait la main sur la clef.

« Au nom de Dieu! s'écria-t-elle à son tour, attendez, attendez, vous ne voulez pas nous trahir, n'est-ce pas? »

« Non, assurément... mais que faire? »

« Ecoutez, reprit-elle, en s'adressant à Worowitsch : fuyez, fuyez à l'instant, ou nous sommes perdus tous deux. »

Worowitsch resta immobile.

« T'abandonner!... te laisser au pouvoir de nos ennemis, répondit-il... non! »

« Prends cette clef et rends-toi dans le cabinet intérieur; tu y trouveras une porte donnant sur le parc. Hâte-toi. »

Doring ne savait que penser de cette scène.

« Ne m'engage point à te quitter, dit Worowitsch d'une voix pressante; à tes côtés, il n'est point de péril que je n'affronte, mais non sans toi. »

On continuait de frapper à la porte.

« Pas d'objections. Obéis-moi, je le veux! Tandis que l'on se presse à cette porte, on négligera celle de derrière, et rien de plus facile que de t'échapper, pourvu que tu ne tardes point. »

« Tobéir serait lâcheté; écoute plutôt ma proposition : je resterai, et tu fuiras par la porte dérobée. »

« Ouvrez! ouvrez! » criaient-ils toujours.